Enactment : *destructivité ?* *Notes théoriques et cliniques*

Claudio NERI

Le mot anglais d'*enactment* est employé surtout dans le domaine juridique pour désigner un décret ou une loi et, plus généralement, la promulgation d'une disposition par un acte d'autorité. Dans le domaine du théâtre, ce mot a un autre sens : celui de jouer un rôle ou un personnage mis en scène avec des paroles et des gestes.

Karl Weick (1979, 1988, 1995) a introduit ce terme dans le domaine de la psychologie afin d'attirer l'attention sur les effets de l'établissement d'une certaine règle dans une organisation, qui vont bien au-delà du but immédiatement visé par celle-ci. L'*enactment* peut ainsi déclencher des événements qui impliquent toute la structure. Une disposition, par exemple, peut mettre à exécution des limitations qui concernent toute une entreprise avec pour résultat d'éviter d'aborder certains sujets ou de faire certaines expériences. Mais l'*enactment* peut également avoir un effet opposé : celui de pousser à aborder des sujets ou de faire des expériences qui avaient jusque-là été évitées.

En psychanalyse, ce terme a été employé surtout pour désigner des situations dans lesquelles l'analyste et le patient sont pris dans un jeu d'identifications projectives au centre desquelles se trouvent des événements du passé de l'un et de l'autre (Steiner, 2000 ; Lebovici, 1994 ; Kirshner, 2000). Dans ce cas, l'analyste – au lieu de comprendre et d'interpréter éventuellement – s'entend avec le patient et passe à l'acte. Entendu en ce sens, l'*enactment* est étroitement lié à la contrainte de répétition et à la destructivité (Van der Kolk, 1989 ; Martin, 2002).

Un autre usage de ce terme en psychanalyse fait plus spécifiquement référence à la sexualité. L'*enactment* est plus précisément mis en rapport avec le

développement d'une relation de *transfert* érotisé. L'analyste, qui ne supporte pas les sentiments violents et contradictoires dont il est investi, met en acte des comportements qui ne sont pas corrects d'un point de vue professionnel et éthique (Gabbard et Lester, 1995 ; Varga, 2005 ; Scharff, 2006).

Ces dernières années, une autre vision est venue s'ajouter à celle qui considère l'*enactment* comme manifestation de destructivité, contrainte de répétition et érotisation du *transfert* : celle-ci met en relief le fait que l'*enactment* peut correspondre à une façon de dire avec des actes (ou des mots ayant la même force que des actes) ce que le patient et parfois aussi l'analyste ne sont pas en mesure d'exprimer et de faire comprendre autrement (Lachmann et Beebe, 1995).

Dans son dernier ouvrage, *Awakening the Dreamer* (2006), Philip Bromberg s'inscrit dans la continuité de cette ligne de pensée dont il fait une lecture innovante. Il considère en effet l'*enactment* comme une tentative du patient de modifier en même temps la structure de la relation et celle du Soi. Plus précisément, Bromberg voit l'*enactment* comme une tentative du patient de débloquent une situation de dissociation entre deux états du Soi, mettant en cause un *partner* (l'analyste). La dissociation (intrapsychique) – à travers l'*enactment* – se manifeste comme un problème (interpersonnel) qui implique à la fois le patient et l'analyste (Stern, 2009).

DELIA

Delia est une femme d'environ trente-cinq ans, grande et élégante, qui occupe un poste important dans un organisme international. Elle m'a demandé de l'aider parce que, comme elle le dit elle-même, elle ne parvient plus à s'orienter dans sa relation à la fille qu'elle a eue d'un premier mariage, ni dans celle avec son mari actuel, Alfonso.

Delia me raconte avoir fait beaucoup pour Alfonso. Elle a, par exemple, renoncé à un poste de direction dans l'organisation où elle travaille parce que cela l'aurait amenée à se déplacer à l'étranger pendant de longues périodes, même pendant des mois chaque année. Mais il y a que, après leur mariage et qu'ils eurent commencé à vivre ensemble, Alfonso a changé ; il est devenu inconstant, distrait et ne semble pas reconnaître tout ce que Delia a fait pour lui.

Quant à la fille de Delia – qui devrait être reconnaissante à sa mère de toutes les attentions qu'elle ne cesse d'avoir à son égard –, elle se montre, comme Alfonso, inconstant et imprévisible. L'attitude de sa fille fait souffrir

Delia, mais, en un sens, ce problème est moins pressant que celui que lui pose Alfonso. Bien qu'elle voie Delia et parle souvent avec elle, sa fille étudie en fait en Angleterre où vit son père.

Delia me raconte tout cela mais, bien qu'elle m'expose en détail ses problèmes, elle garde – aussi bien lors des entretiens préliminaires que pendant la première période de l'analyse – l'attitude d'une femme sûre d'elle, habituée à vivre dans le monde et à ce qu'on lui témoigne justement une certaine considération. En l'écoutant, il me semble toutefois percevoir dans la façon dont sa voix faiblit de temps en temps les traces d'une dépression ancienne et profonde. Une dépression infantile est peut-être réapparue et perce derrière la façon d'être brillante de ma patiente.

Un événement précédent

Avant de présenter la série de séances au cours desquelles l'*enactment* s'est produit, je donnerai quelques éléments qui présentent le contexte.

Quelques mois avant les séances qui nous intéressent, j'avais ressenti la nécessité d'attirer l'attention de la patiente sur une question qui me semblait délicate et importante. Delia m'avait raconté avoir parlé avec la fille adolescente de son mari. Elle avait appelé la jeune fille – qui ne vit pas en permanence avec eux mais surtout avec sa mère – afin de lui dire ce qu'elle pensait tant de son comportement quand elle était à la maison que de ses résultats scolaires peu brillants. Informé de cet entretien, Alfonso n'avait rien dit mais, de toute évidence, il n'approuvait pas du tout l'initiative de Delia. Leur relation déjà fragile était devenue encore plus difficile. Alfonso s'était surtout éloigné de sa femme sur le plan émotionnel. Il semblait devoir se défendre et s'isoler d'elle affectivement.

Je voudrais apporter ici quelques précisions. La profonde contrariété et le ressentiment d'Alfonso à l'égard de l'intervention de Delia m'étaient apparus comme tout à fait évidents. En revanche, Delia ne semblait avoir conscience que des aspects de la situation surtout et plus directement liés à la réalité des faits. Elle n'était en revanche qu'assez peu consciente des implications émotionnelles profondes que son geste avait eues et avait encore pour son mari. Pour Alfonso, il s'agissait là de l'intrusion d'une « étrangère » dans son rapport à sa fille – un rapport très étroit et déjà fortement empreint de culpabilité.

Delia avait opposé un refus substantiel à mes paroles prudentes visant à éclairer ce qu'elle ne parvenait pas à voir. J'avais alors pensé qu'il valait mieux ne pas insister.

Répétition

Quelques mois plus tard, la patiente me dit avoir décidé de parler de nouveau à la fille d'Alfonso. Se souvenant peut-être de ce que nous avions dit précédemment, Delia ajoute : « Je dois le faire parce que je pense que c'est juste. Je suis animée de bonnes intentions et de sentiments positifs. Je veux du bien à Alfonso et à sa fille. D'ailleurs, je me comporte de cette façon en général, aussi bien au travail qu'avec tous mes amis. Quand je vois qu'ils ont des problèmes et que je peux les aider, je le fais. »

L'assurance avec laquelle la patiente affirme ce qu'elle dit me renvoie certains échos de ce qui se passait dans ma famille d'origine. Le ton affirmatif de Delia me fait surtout penser à la difficulté que j'ai toujours aujourd'hui à faire face avec souplesse à des personnes très sûres d'elles-mêmes et de la justesse de leurs idées. En écoutant la patiente, je m'interroge donc sur ce qu'elle réveille en moi.

Mes réflexions avancent. Je pense aux manières assurées et un peu autoritaires de la patiente. Je pense aussi que « fragilité extrême » et « autorité » vont parfois de pair : comme un petit enfant qui irait se promener accompagné d'un garde du corps aux manières brusques et autoritaires. D'autres fois, « fragilité » et « autorité » ne vont pas ensemble mais font plutôt penser à un Janus à deux visages : là où se trouvait l'« autorité », il y a tout à coup la « fragilité extrême » et *vice versa*.

À ce moment, une association me vient à l'esprit : le souvenir me revient de quelque chose que j'avais lu récemment dans un livre de Giuliano Briganti : « La blessure entaille profondément la structure du mur au point de donner l'impression que celui-ci atteint la limite extrême de ses possibilités de résistance. » L'émergence de ces mots réveille en moi la conscience de me trouver face aux effets d'une blessure – ou, plutôt, d'un trauma. Ce n'est pas par entêtement que Delia se comporte comme elle le fait aussi bien avec Alfonso qu'avec sa fille ou avec moi, mais au contraire parce qu'elle doit affirmer « quelque chose » (une façon d'être, une image de soi, la certitude qu'il existe le juste et le faux) qui est très important pour maintenir la cohérence et le statu quo de sa structure psychique.

Enactment

Pendant que la séance avance, je me dis que j'ai beaucoup de bonnes raisons de parler, mais tout autant de me taire. En parlant, je cours le risque de me

mettre dans une position symétrique à celle du patient. Delia veut à tout prix aider son mari et la fille de celui-ci qui ne veulent pas l'être. Je pourrais vouloir dire à la patiente des choses qu'elle ne veut pas du tout entendre. D'autre part, Delia met vraiment en danger sa relation à Alfonso à laquelle elle tient beaucoup. Je lui dis donc, avec une très grande prudence : « Peut-être serait-il utile de réfléchir à la raison pour laquelle vous pensez de façon aussi absolue devoir intervenir. Le rapport entre un père et une fille est délicat. Peut-être ne tenez-vous pas assez compte du contexte affectif dans lequel votre intervention se situerait. Nous pourrions chercher ensemble à mieux comprendre les choses. »

Très sérieuse et agacée, Delia refuse complètement mon discours et confirme son point de vue : « Je vois la situation ainsi, c'est juste et je ferai ainsi. »

La réponse de la patiente m'inquiète, non seulement du fait de la voie dans laquelle Delia s'engage dans sa relation avec Alfonso, mais aussi à cause de ce qui pourrait arriver dans la relation analytique elle-même. Ma préoccupation se révèle très vite fondée. En effet, au début de la séance suivante, la patiente commence par ces mots : « Vous voyez, j'apprécie votre travail et venir chez vous m'a été utile et continue de l'être. Mais vous demandez trop pour les séances. Je ne peux vraiment pas vous payer. Je ne suis pas en mesure de payer la somme que vous me demandez et de toute façon je ne le veux pas. Donc, ou bien vous me faites une réduction, ou bien je dois diminuer de moitié le nombre des séances. »

Je laisse d'abord passer quelques minutes puis réponds de façon interlocutoire en disant que sa demande me paraît d'ordre pratique et, comme telle, je pourrais la prendre en considération. J'ajoute qu'il me semble toutefois utile de chercher à comprendre s'il y a quelque chose d'autre, en plus des questions pratiques. Le reste du temps de la séance, le discours de la patiente porte sur d'autres sujets. Son ultimatum et ma réponse restent en suspens.

Entre deux séances

Dans les jours qui séparent cette séance de la suivante, je repense plusieurs fois à Delia. En parlant du coût « économique » de l'analyse, la patiente a certainement aussi parlé de son coût affectif – de fortes émotions mises en mouvement. L'argent est peut-être une métaphore pour parler de tout cela. Mais une deuxième pensée s'ajoute soudain à celle-ci : « Pour Delia, l'argent n'est pas seulement une métaphore pour parler de ses émotions et de ses affects. S'il en était ainsi, il s'agirait d'émotions et d'affects vécus très concrètement et que la patiente n'est pas en mesure de formuler de façon adéquate. » Je ne peux donc

laisser de côté la nécessité d'affronter directement le thème de l'argent et, par là, le problème concret que ma patiente me pose.

Sa demande de modifier une des règles établies dans le contrat vise-t-elle à détruire la relation analytique ? Delia veut-elle empêcher l'analyse de continuer, celle-ci l'amenant à s'approcher de vécus insupportables ? Ou bien la patiente – réagissant à mon interprétation au sujet de l'opportunité d'examiner le contexte, de considérer l'enchevêtrement œdipien – cherche à exprimer des besoins et vécus mis en mouvement par ce que j'ai dit et qu'elle ne parvient pas à exprimer autrement que par un *enactment* ?

Est-il opportun d'aller dans le sens de sa demande d'une réduction des honoraires ? Delia gagne très bien sa vie avec son travail et, d'une façon générale, elle est une personne aisée. Elle s'est toujours présentée à moi comme telle et je considère qu'elle l'est en effet. D'un autre côté, mes honoraires entrent dans la moyenne de ceux que demandent les psychanalystes de la société à laquelle j'appartiens. Je pratique des tarifs un peu différents selon les situations économiques des patients, en favorisant les moins aisés, mais je reste toujours dans des limites précises et assez restreintes. La somme que Delia paie par mois est, de ce fait, juste en fonction du *standard* déterminé par la raison et les usages. Mais l'est-elle aussi selon le *standard* de ses besoins psychiques ?

Des pensées de cette teneur continuent de m'occuper l'esprit. J'essaie de me représenter les différentes options. Jusqu'au moment où j'abandonne tout à coup cette argumentation et me dis à moi-même : « Mais toi, comment vis-tu cela ? » Je m'imagine immédiatement me tournant assez en colère vers la patiente et lui disant : « Va donc te faire voir !!! Tu te présentes comme richissime et tu veux ensuite m'affamer en diminuant mon salaire. »

Ma réaction est sans doute très forte, mais aussi assez irréaliste. Je ne peux certainement pas me présenter comme un « pauvre travailleur de la psychanalyse », ni me représenter Delia comme une « capitaliste autoritaire qui veut m'affamer ». Toutefois, il y a dans les paroles de protestation qui me sont venues à l'esprit une certaine vérité et immédiateté émotionnelle que je ne dois en aucun cas négliger.

À ce moment, je comprends que j'ai recueilli un vécu qui m'appartient indubitablement mais qui, en même temps, appartient également à la patiente.

Je me souviens de différents épisodes que Delia m'avaient racontés, restés au fond de ma mémoire. Par exemple, à l'époque où elle avait dû choisir quelles études faire et dans quelle université, Delia s'était trouvée confrontée à la décision de son père qui la destinait à étudier l'agronomie afin qu'elle s'occupe ensuite de la grande exploitation agricole familiale. Delia lui avait parlé de son désir d'étudier la sociologie ou les sciences politiques, mais il était resté inébranlable. Et, une fois sa fille inscrite en sociologie, il l'avait privée de toute forme de

financement et l'avait littéralement « mise à sec ». Pendant plusieurs années, Delia avait dû se débrouiller et faire toutes sortes de travaux pour gagner de quoi vivre et étudier en même temps.

Après avoir accueilli en moi ces expériences, je me suis senti rasséréiné et ai décidé d'aborder la prochaine séance d'analyse sans avoir pris une position déterminée au sujet de la demande de diminution de mes honoraires.

Développement

Il s'est passé alors quelque chose d'assez émouvant. Je suis resté silencieux et ai écouté la patiente. Delia a immédiatement commencé à raconter des expériences de pauvreté. Quand elle était enfant, son père l'avait envoyée dans une école de campagne. En général, les enfants issus de familles comme celle de Delia – de grands propriétaires fonciers – allaient dans des écoles privées. Delia avait dû aller à l'école avec les enfants des paysans. Son père l'envoyait toutefois à l'école dans l'automobile conduite par un employé de la propriété. Ses camarades de classe ne portaient pas de chaussures. Delia se sentait coupable d'en avoir. D'autre part, le repas leur était donné gratuitement, mais pas à elle. Ainsi, d'une certaine façon, Delia se sentait plus pauvre que les pauvres. Elle était là avec eux et se sentait coupable de ce qu'elle avait ; mais elle était aussi l'exclue.

En l'écoutant, j'ai compris que le drame de Delia était en grande partie représenté par sa crainte permanente de se sentir pauvre et tout simplement par celle de pouvoir devenir vraiment pauvre. Ce qu'elle vivait là se trouvait à l'exact opposé de son apparente sécurité et d'une certaine grandeur. Le drame qu'elle vivait était en même temps représenté par la crainte incessante que l'on puisse l'aimer pour son argent et non pour elle-même.

L'*enactment* a ouvert la possibilité d'entrer en contact avec un état du Soi de la patiente jusque-là en grande partie dissocié. Un état du Soi que l'on pourrait représenter par l'image d'une enfant pauvre, isolée, que son père autoritaire ne comprend pas et contredit ; une enfant que sa mère n'aide pas, car sous l'emprise de son mari et trop occupée avec elle-même pour pouvoir vraiment s'intéresser à sa fille. Je n'avais saisi qu'à l'arrière-plan l'existence de cet état du Soi lorsque, dans sa voix qui faiblissait parfois un peu, j'avais perçu les traces d'une dépression infantile profonde.

Tout au long de la première période de l'analyse, l'état du Soi de Delia qui n'avait cessé de se trouver au premier plan était au contraire celui d'une personne qui pouvait disposer des autres comme bon lui semblait. Quand j'avais essayé de l'amener à réfléchir sur la relation entre père et fille, Delia m'avait

immédiatement remis à ma place. Sa réponse revenait à me dire : « Ce n'est pas toi qui peux dire quel est le contexte de notre relation, ce qu'on peut faire ou ne pas faire. C'est moi qui peux te couper les vivres quand je veux et comme je veux ! » Elle s'était donc mise à la place du père-patron et m'avait répondu en tenant le langage du pouvoir, celui de Créon.

L'état de Delia a changé à la suite de cette séance. Lors des séances suivantes, la patiente est apparue plus déprimée et davantage en contact avec ses sentiments et vécus infantiles. De plus, la coloration persécutoire précédemment présente de façon imprécise pendant les séances a alors disparu pour laisser place à la possibilité de changements plus intimes et confiants.

Une question technique

Pour rendre compte le plus complètement possible de ce qui se passait, j'ajouterai quelques mots à propos de la question des honoraires. À l'occasion du paiement mensuel des séances, je suis revenu au sujet de l'argent en disant à Delia qu'il me semblait opportun de répondre à sa demande formulée quelques semaines auparavant. Je voulais que le sujet ne reste pas en suspens et montrer aussi concrètement que j'avais compris quels étaient ses besoins. J'avais donc décidé de réduire un peu le montant de mes honoraires. J'ai ainsi aligné la somme que Delia paie pour ses séances sur celle que je demande à mes patients dans une situation économique moins favorisée.

J'ai beaucoup douté de l'opportunité de ce changement apporté au contrat analytique. Le principal problème me semblait être celui de « trop » aller dans le sens des besoins de la patiente. Une adhésion « excessive » à ceux-ci pouvait poser des problèmes à deux niveaux. À un niveau fondamental, cela pouvait lui rendre plus difficile de distinguer l'analyste en tant qu'« autre » par rapport à ses fantasmes. Il aurait été en conséquence plus difficile à Delia de voir l'analyste comme une personne. Avec le temps, cette visibilité insuffisante aurait pu favoriser des développements allant dans le sens de la persécution et de la paranoïa. Le sujet se sent persécuté parce qu'il ne parvient pas à distinguer et voir suffisamment bien. À un niveau œdipien, mon geste d'adhésion « excessive » à ses besoins pouvait entraîner un autre type de problèmes : Delia pouvait y voir une séduction ou, pire encore, une réponse à une séduction de sa part.

Un autre type de considérations a toutefois prévalu. J'ai, en effet, considéré que je devais, pour Delia, donner une réponse montrant également « dans les faits » que son état de besoin était très concret et, pour ainsi dire, « matériel ». Le développement ultérieur de l'analyse, aujourd'hui terminée depuis quelques années, est venu étayer ma décision.

CONCLUSION

Il est difficile, à partir d'un seul cas clinique, de tirer des conclusions générales sur la destructivité, considérée par certains psychanalystes comme une composante centrale de l'*enactment*. Je me limiterai, de ce fait, à formuler quelques remarques.

Il y avait indubitablement dans l'*enactment* de Delia une composante destructrice, mais aussi autodestructrice. De plus, une certaine violence était perceptible derrière les manifestations d'une bonne éducation.

La destructivité et la violence – implicites dans l'*enactment* – auraient pu amener à instaurer dans l'analyse un lien dominé par l'excitation et des sentiments de revendication et de rancœur au lieu d'un lien riche de compréhension, de tolérance et d'amabilité dont la patiente avait absolument besoin. L'*impasse* a été surmontée. La capacité de l'analyste d'accueillir et transformer des vécus de pauvreté et des sentiments de colère intense a permis un mouvement consensuel de la patiente qui a pu entrer en contact avec des états de son Soi jusque-là dissociés, ouvrant ainsi des domaines de travail analytiques encore inexplorés.

Je voudrais ajouter que la destructivité potentielle de l'*enactment* de Delia m'est apparue comme plus compréhensible dès lors que je la considérais non pas comme une pulsion, ni comme un *a priori* ou une chose « en soi », mais au contraire comme un élément faisant partie d'un ensemble multifactoriel. Dans un ensemble de ce type, j'inclurai les réponses des interlocuteurs affectivement importants, les caractéristiques du champ dans lequel la relation s'inscrit, la culture familiale et sociale, mais aussi la culture analytique qui confèrent une coloration et une signification aux gestes et aux paroles.

Je dirai également que la destructivité potentielle de l'*enactment* de Delia m'a semblé plus compréhensible lorsque – outre ces facteurs – j'ai également pris en compte la présence d'un état de contrainte psychologique dans lequel la patiente se trouvait vivre. Par « état de contrainte psychologique », j'entends le fait qu'un état de son Soi – caractérisé par la fragilité et l'autorité, par la crainte d'être blessée et méprisée – faisait obstacle à la possibilité que Delia accède à un autre état du Soi qui l'aurait amenée non seulement à se rapprocher des autres personnes affectivement importantes pour elle, mais aussi à se laisser approcher par celles-ci.

Un état du Soi défensif et décisionnaire l'empêchait d'accéder à un autre état de son Soi davantage capable d'accueillir et de valoriser l'affect dont elle était de toute façon entourée. D'une part, le courage qu'a eu Delia de mettre en scène un *enactment* et, d'autre part, ma réponse prenant en compte les différents

aspects de ses sentiments avait réussi à la faire sortir d'une situation dont elle était prisonnière.

Les choses ne se passent pas toujours ainsi. Il arrive que nous ne réussissions pas à voir quelque chose de très proche et qui pourrait nous aider à être plus libre et plus heureux. Le poète indien Iqbal dit ceci : « Nous restons esclaves parce que nous ne parvenons pas à voir ce qu'il y a de merveilleux dans ce monde. »¹

(Traduit de l'italien par Anne-Lise Hacker.)

Claudio Neri
Via Cavalier D'Arpino 26
Rome 00197
Italie

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Briganti G. (1990), Prefazione del catalogo della mostra di Jannis Kounellis al Stedelijk Museum di Amsterdam (préface au catalogue de l'exposition de Jannis Kounellis au Stedelijk Museum d'Amsterdam), in J. Kounellis (2007), *Edizioni*, Rome, Galleria dell'Oca.
- Bromberg P. M. (2006), *Awakening the Dreamer, Clinical Journeys*, Mahwah (NJ) - Londres, The Analytic Press.
- Gabbard G. O., Lester E. (1995), *Boundaries and Boundary Violations in Psychoanalysis*, New York (NY), Basic Books.
- Iqbal A. M., cité par A. Adiga (2008), *The White Tiger*, Londres, Atlantic Books, p. 40.
- Lebovici S. (1994), Empathie et *enactment* dans le travail de contre-transfert, *RFP*, t. LVIII, n° 5, 1551-1561.
- Kirshner L. (2000), Perlaboration et *enactment* dans les cas difficiles, *RFP*, t. LXIV, n° 4, 1159-1163.
- Martin K. A. (2002), Mirror, Mirror : An enactment that stalemated a psychotherapy, *Annual of Psychoanalysis*, 30, 211-221.
- Steiner J. (2000), Containment, enactment and communication, *Int. J. Psycho-Anal.*, 81, 245-255.
- Stern D. B. (2009), *Partners in Thought : Dissociation, Enactment, and Unformulated Experience*, Londres, Routledge.
- Van der Kolk B. A. (1989), The compulsion to repeat the trauma : Re-enactment, revictimization, and masochism, *Psychiatric Clin. North. Am.*, 12, 389-411.
- Varga M. P. (2005), Analysis of transference as transformation of enactment, *Psychoanal. Rev.*, 92, 659-674.
- Weick K. E. (1979), *The Social Psychology of Organizing*, New York, Random House.
- Weick K. E. (1988), Enacted sensemaking in crisis situations, *Journal of Management Studies*, 25, 305-317.
- Weick K. E. (1995), *Sensemaking in Organizations*, Londres, Sage.

1. Allama Muhammad Iqbal (1877-1938), poète et philosophe, a également été très actif politiquement : il a ainsi présidé la Ligue musulmane du Panjab.